

## *In memoriam*

Pour plusieurs générations d'étudiants et de chercheurs Basile Kerblay fut sans conteste un maître. Il aurait sûrement récusé, avec sa modestie profonde, ce titre si ce n'est par analogie avec le maître d'école. L'article qui suit voudrait être un hommage à l'homme et un bref aperçu non de son œuvre, mais d'un certain nombre de ses principes de travail, qui restent, selon moi, toujours aussi actuels.

Je n'ai pas eu la chance d'être l'élève de Basile Kerblay, mais je l'ai connu pendant de nombreuses années : d'abord, lorsque je devins son collègue à Paris IV quand il me donnait des conseils pour les cours à assurer – le plus souvent à son corps défendant, car il refusait toujours ce qui pouvait le mettre en position d'autorité –, plus tard, quand je le consultais pour la préparation de l'édition française de l'ouvrage de Čajanov, *L'organisation de l'économie paysanne*, pour laquelle il écrivit une postface ; il m'aida alors à débrouiller et à traduire des passages obscurs<sup>1</sup>. C'est à cette occasion que j'ai pu mesurer, comme tous ceux qui ont travaillé avec lui ou sous sa direction, son extrême disponibilité et son attention aux autres. Rompu au dépouillement de la presse soviétique, exercice indispensable à l'époque où le chercheur devait pêcher l'information en dehors des canaux classiques et où internet n'existait pas, Basile Kerblay avait toujours à signaler, ou à donner aux uns ou aux autres, des articles qui pouvaient les intéresser et les aider dans leur travail.

Outre sa modestie, déjà évoquée, mais que l'on peut difficilement se représenter si l'on ne l'a pas – si l'on peut dire – vue à l'œuvre, ce qui frappait chez Kerblay était bien sûr son érudition. Érudition qui ne se limitait pas à un champ étroit de connaissances, mais touchait aussi bien l'économie que le droit, la sociologie que l'histoire. Autrement dit, puisqu'il avait choisi comme objet d'étude la Russie des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, il était capable non seulement de parler et d'écrire en toute compétence sur tous les aspects de « son » pays pendant cette période, mais capable – et il le démontra à plus d'une reprise – de livrer des synthèses éclairantes<sup>2</sup>, qui

---

1. Alexandre Tchayanov, *L'organisation de l'économie paysanne*, Paris, Librairie du Regard, 1990. Le texte de B. Kerblay s'intitule « A. V. Tchayanov redécouvert ». À propos du rôle de Basile Kerblay dans la redécouverte de Čajanov, voir l'article de Alessandro Stanziani dans ce même numéro.

2. Voir par exemple son introduction « La dynamique du changement rural en Russie » à son recueil d'articles *Du mir aux agrovilles*, Paris, Institut d'études slaves, 1985, p. 10-24.

sortaient toujours des sentiers battus de la vulgate communiste ou de l'anti-vulgate « totalitariste ». Comme il écrit lui-même dans l'introduction à son ouvrage *Du mir aux agrovilles* : « [...] Mais la priorité du politique ne doit pas effacer les autres aspects. Sinon on risque de réduire l'histoire de l'URSS à celle des décisions du parti selon les canons de la vulgate communiste ou au contraire, par une déformation opposée, de ne retenir que l'arbitraire des ambitions de ceux qui se livrent à la guerre des clans sur le devant de la scène. »<sup>3</sup>

De sorte que Basile Kerblay, avant même que le débat, grandement artificiel, entre « révisionnistes » et « totalitaristes » ne fasse rage, l'avait résolu en posant non pas l'alternative – absurde – entre le tout politique et le tout social mais bien le rapport entre les deux. La domination du politique, que Basile Kerblay souligne (à la différence des « révisionnistes ») ne lui fait jamais oublier l'existence d'une société soviétique, avec ses capacités d'organisation, de résistance, de changement. Comme il l'écrit dans un de ses derniers ouvrages, au moment des réformes gorbatchéviennes : « Les soviétologues se fondent généralement sur le régime politique ou sur le fonctionnement de l'économie [...], mais jettent un coup d'œil distrait sur la société car il est de bon ton de considérer qu'elle n'a aucune prise sur un système rigide. Nous pensons, au contraire, que c'est dans l'évolution de la société qu'il faut chercher d'une part l'origine des problèmes auxquels les dirigeants sont confrontés et d'autre part les chances de succès des réformes engagées pour les résoudre. »<sup>4</sup>

Il y avait, en 1977, presque un défi d'intituler son livre *La société soviétique contemporaine*<sup>5</sup> car il était de « bon ton », pour reprendre la formule de l'auteur, de considérer que cette société n'existait pas. Avec ce livre, qui se présente comme un manuel pour les étudiants (il est d'ailleurs paru dans la « collection U »), Basile Kerblay a livré un ouvrage qui, si paradoxal que cela puisse paraître, se doit toujours d'être étudié car il offre un tableau incomparable par sa rigueur, sa netteté de pensée, sa largeur de vue de l'Union soviétique des années 1970 alors que le pays connaissait son moment de plus grand développement tout en montrant des signes de plus en plus évidents de crise. Là aussi, fidèle à sa méthode, Basile Kerblay part, comme il s'en explique dans l'avant-propos, des « faits élémentaires qui constituent le tissu de toute société ». « Ce n'est, dit-il, qu'au terme de cette enquête que l'on s'interrogera sur la nature de cette société ». Et il explique son choix par des considérations didactiques, mais aussi parce que, écrit-il, « nous ne voulons pas *préjuger* [c'est moi qui souligne, A.B.] du caractère du système social soviétique en l'habillant de la jaquette étroite d'une idéologie »<sup>6</sup>. Cela ne voudra pas dire qu'il ne portera pas des jugements et, quand il le faut, des plus nets, mais il évitera toujours de *préjuger* ; nous y reviendrons.

3. B. Kerblay, *Du mir... op. cit.*, p. 12 ou « Les modèles interprétatifs en soviétologie », *Revue des Pays de l'Est* [Université libre de Bruxelles], 1, 1989, p. 1-15.

4. B. Kerblay, *La Russie de Gorbatchev*, Lyon, La Manufacture, 1989, p. 13.

5. B. Kerblay *La société soviétique contemporaine*, Paris, A. Colin, 1977.

6. *Ibid.*, p. 5-6.

On retrouve constamment cette volonté de suivre au plus près la « réalité », avec tout ce que cet exercice avait de délicat à l'époque soviétique, ce dont Kerblay avait parfaitement conscience<sup>7</sup>. Ainsi, lorsque qu'on propose aux auteurs d'un numéro spécial de la *Revue des Études slaves*, de décrire trois décennies de sciences sociales en Union soviétique, Basile Kerblay choisit, pour parler de la sociologie, de parler des sociologues : « Pour éviter de buter sur une définition préalable de ce qu'il est convenu d'appeler *sociologie* en U.R.S.S., nous avons préféré examiner l'activité des personnes qui s'arrogent le titre de sociologue »<sup>8</sup>, écrit-il. Ensuite, il fixe ses deux axes de recherche : « Quelles sont les contraintes institutionnelles, idéologiques qui conditionnent le travail des sociologues ? ; la confrontation avec les réalités de la société soviétique, objet de leur analyse, a-t-elle eu pour effet d'infléchir l'image que le régime se fait de lui-même ; en d'autres termes quelle a été la contribution des sociologues à la redéfinition de l'idéologie soviétique ? »

Je reprends cette longue citation, parce qu'on y voit parfaitement le fonctionnement de l'auteur qui arrive à croiser les problèmes institutionnels avec ceux des acteurs sociaux dans une attention extrême aux articulations. Il évitera ainsi, comme je le soulignais au départ, les pièges des « totalitaristes » et des « révisionnistes ». Pour revenir à son ouvrage sur la société soviétique, Basile Kerblay, partant, comme nous le disions, du plus concret des faits observables monte au plus élevé des modèles interprétatifs, mais il laisse le choix au lecteur : « Les analystes de la société soviétique ont été amenés à privilégier l'un ou l'autre de ces trois visages : celui de la modernisation, qui présente des caractéristiques communes à toutes les sociétés industrielles, celui de la culture nationale qui conduit à mettre en valeur les facteurs de continuité et de stabilité, celui du régime révolutionnaire qui souligne au contraire les différences par rapport au passé ou par rapport aux sociétés libérales. Ces trois visions déterminent une typologie des systèmes interprétatifs de la société soviétique. »<sup>9</sup>

La morale, le sens moral, sans laquelle, dit-il, aucune société ne peut fonctionner<sup>10</sup> est pour Basile Kerblay essentiel. Aussi n'est-il pas étonnant que lui-même, tout en évitant le jugement *a priori*, le ton moralisateur, ne suspende pas son jugement moral, ce qui, faut-il le rappeler, est à la fois essentiel et des plus périlleux. Il s'en explique le plus clairement dans *La Russie de Gorbatchev*<sup>11</sup>. Comme Pierre Pascal, comme cet autre grand historien de la paysannerie, lui aussi récemment décédé, Viktor Danilov, Basile Kerblay n'oublie pas, quand il parle de l'histoire de la paysannerie russe, celui « qui constitue la trame de cette histoire et qui en a été aussi la première victime », à savoir le paysan<sup>12</sup>. Le respect des hommes dont il parle est pour lui essentiel. Il le

7. Voir son introduction in Basile Kerblay et Marie Lavigne, *Les Soviétiques des années 80*, Paris, A. Colin, 1985, p. 5.

8. « Les "sociologues" et la société soviétique au cours des années soixante et soixante-dix », *Revue des Études slaves*, 53, 2, 1985, p. 259.

9. B. Kerblay, *La société...*, *op. cit.*, p. 296.

10. B. Kerblay, *Du mir...*, *op. cit.*, p. 23.

11. B. Kerblay, *La Russie de Gorbatchev*, *op. cit.*, p. 16-17.

12. B. Kerblay, *Du mir...*, *op. cit.*, p. 12.

rappelle en ces termes : « Le souci de ne rien cacher des ratés ou des faiblesses d'une expérience historique exceptionnelle n'autorise pas à la présenter d'une manière blessante. Les hommes et les femmes qui vivent de l'autre côté de la rive appartiennent à la même humanité que nous, encore faut-il pour que nous reconnaissons leur visage dans le miroir que l'eau ne soit pas agitée. »<sup>13</sup>

Cela ne l'empêchera jamais d'appeler un chat un chat, la terreur policière, une terreur policière, mais, et c'est là, je pense, le secret du « charme » – je ne trouve pas d'autre mot – des textes de Basile Kerblay sur la période soviétique, c'est qu'il le fait sans jamais forcer la voix. Pour en donner un exemple entre mille, il écrit dans un survol de l'histoire soviétique pour évoquer les changements politiques survenus à la suite de la mort de Staline : « [...] le pouvoir a changé de nature après la mort de Staline. Au bon vouloir despotique d'un seul homme a succédé une oligarchie au sein de laquelle le secrétaire général du *Politburo* dispose de pouvoirs étendus. »<sup>14</sup>

Tout en soulignant chaque fois les contraintes structurelles et le poids du passé qu'il définit, le plus souvent, comme étant la composante culturelle de l'histoire du pays, Kerblay souligne toujours que l'histoire est ouverte, qu'elle n'est pas prédéterminée et qu'elle se crée aussi à partir de décisions qui engagent le pays dans des directions qui n'étaient pas les seules existantes. Des alternatives s'offraient qui auraient pu conduire le pays dans d'autres directions, indique-t-il, mais il ajoute, sachant qu'on ne réécrit pas l'histoire, que personne ne peut dire si elles auraient pu s'imposer.

Dans un de ses derniers articles, déjà évoqué plus haut<sup>15</sup>, Basile Kerblay a tenu à pratiquer un exercice qu'aurait dû faire tout chercheur ayant travaillé sur l'Union soviétique : il réexamine les modèles interprétatifs de l'URSS à l'aune des changements de la perestroïka. Malheureusement, il ne l'a pas fait à nouveau après l'écroulement définitif du système.

Pour lui, il existait les modèles à dominante économique (« les modèles linéaires, inspirés du matérialisme historique ou de la biologie, qui partent de l'idée que toute société passe au cours de son développement par les mêmes phases »<sup>16</sup>), les modèles à dominante culturelle (depuis les théoriciens de l'âme slave jusqu'à ceux de l'idéocratie) et enfin le modèle à dominante politique, celui du totalitarisme. Il montre comment la crise ne peut être réduite à un seul de ces facteurs, mais comment les trois s'entrecroisent. Comment la crise économique entraîne un besoin de réformes avec des idées qui tirent leur origine de la sphère culturelle. Les décisions du pouvoir, la troisième composante, font office de déclencheur. Les déséquilibres entre les trois facteurs jouent un rôle dynamique. Il me semble que cette imbrication, où les différentes sphères de l'activité humaine, aux rythmes historiques différents, entrent en crise au même moment et où chacune nourrit les crises de l'autre, est en général le modèle interprétatif de tous les grands événe-

13. B. Kerblay, *Les Soviétiques...*, op. cit., p. 7.

14. *Ibid.*, p. 19.

15. B. Kerblay, « Les modèles interprétatifs... », art. cit.

16. *Ibid.*, p. 3.

ments historiques. Basile Kerblay conclut en revenant sur une idée que j'ai déjà évoquée : « Les modèles du passé qui prétendaient fournir la clef du régime soviétique sont aujourd'hui dépassés, car cette société comme toutes les autres s'auto-détermine par ses décisions et non en vertu d'un quelconque déterminisme historique ou métahistorique. »<sup>17</sup> Ces paroles, pleines de confiance dans la société soviétique, furent écrites en 1989.

Aujourd'hui, où le cours pris par la Russie fait penser qu'elle est restée, après des transformations qu'on aurait pu croire révolutionnaires, prisonnière de modèles, de pratiques et d'idées appartenant aux siècles passés, la vision ouverte, mais dénuée d'optimisme béat, de Kerblay nous aide à ne pas désespérer de l'avenir et sa voix manque cruellement dans l'amoncellement actuel d'analyses hâtives et de jugements à l'emporte-pièce.

Basile Kerblay était de loin le meilleur connaisseur de l'Union soviétique qu'ait connu la France et seule sa modestie l'a empêché d'avoir toute la reconnaissance qui lui était due. Il restera pour nous tous un modèle scientifique et humain.

*Alexis BERELOWITCH*

---

17. *Ibid.*, p. 13.